

II

La tante était étendue sur son fauteuil d'infirme.

—Tu es parti si précipitamment l'autre jour, mon cher enfant, dit-elle, que je n'ai pu te prémuir contre l'incident, sache donc ceci : les papiers sont exacts, je les avais lus.

—Tu n'as pas vérifié les dates, bonne tante, sans cela...

—Si fait. Je suis la sœur de ta mère, je te parle donc en parfaite connaissance de la situation. Ecoute-moi. J'ai eu la joie, tu le sais, de revenir de Lima au moment où tu allais avoir besoin de moi pour achever tes études, si gentiment commencées, si dignement achevées. Je n'ai fait en cela, que continuer l'œuvre touchante mise en train par l'être chéri que tu crois être ton père.

—Que je crois être mon père !

—Oui.

L'excellente femme s'attendrit, l'officier l'embrassa.

—Oh ! continue, bonne tante, quel mystère !

—C'est tout un roman, mon cher enfant, mais un roman sombre, bien pénible. Je n'aurais pas la force de te le raconter ; un autre que moi l'a écrit, un voisin, témoin de la tendresse et de l'abnégation qui t'ont protégé et que tu as, j'ai plaisir à le redire, si bien reconnues par ton travail et par ton mérite. Prends cette clé, ouvre l'armoire, tu trouveras dans le bas une petite valise en maroquin à coins d'aciers, tu me l'apporteras.

Jean Blanchot obéit.

—La valise est fermée ?

—Oui, tante.

—Tu vas l'emporter ainsi, elle est pour toi, à toi ; ce qu'elle renferme ne vaut pas cher : un mauvais et vieux chapeau mou, une blouse blanche et une cotte. Et parmi ces hardes sacrées ta main trouvera un petit cahier d'une douzaine de pages manuscrites : c'est le roman dont je te parle.

—Permetts-moi de lire tout de suite...

—Non, mon ami, fais selon mon désir, je t'en prie. Embrasse-moi, mon Jean, et retourne à Versailles ; chez toi, tu t'enfermeras et tu lirás.

III

Comme si ces paroles eussent été un ordre militaire, le lieutenant s'y conforma à la lettre.

Arrivé dans son petit appartement d'officier, il renvoya son ordonnance qui l'attendait, s'enferma, alluma lui-même sa petite lampe, puis, sans prendre le temps de retirer son képi et son ceinturon, il se campa sur le bord d'une chaise, ouvrit la valise, saisit le manuscrit et lut avec avidité ce qui suit :

“ En 1863, quelques maçons conduisaient au Père-Lachaise le corps d'un de leurs camarades ; derrière eux marchaient deux ou trois femmes pauvrement vêtues de noir ; l'une d'elles était la veuve, jeune femme au teint hâlé, entraînant par la main ou le portant un petit garçon de deux ans.

“ Le corbillard, de la classe des pauvres, s'acheminait, balancé violemment, — irrespectueusement, — sur les ressorts que secouaient les gros pavés inégaux de la lugubre rue de la Roquette.

“—C'est drôle tout de même, dit un des maçons, que le frère de ce pauvre Blanchot ne soit pas avec nous.

“—C'est ce que je me disais, dit un autre, ils avaient pourtant l'air de bien s'aimer.

“—Blanchot n'a jamais voulu être servi par un autre compagnon que par son frère.

“—C'est pas bien au petit de ne pas être là.

“—Lorsque la mise en terre fut accomplie, les camarades abordèrent la veuve et lui proposèrent de venir, elle et ses amies, déjeuner avec eux, — pour se changer les idées, — mais la jeune femme refusa amicalement, alléguant la promesse faite aux voisins de déjeuner ensemble chez l'une d'elles.

“ Les hommes allèrent donc de leur côté.

“—As-tu remarqué, reprit l'un, combien la bourgeoise ressemble au frère de Blanchot ?

“—Eh oui, les mêmes yeux, la même voix, la même taille.

IV

“ La remarque de ces braves gens était juste.

“ Oui, la veuve ressemblait au jeune Pierre qu'ils avaient l'habitude de voir grimper à l'échelle, une auge de plâtre sur la tête.

“ Non, il n'était pas absent à la cérémonie, ce Pierre si doucement commandé par Blanchot.

“ Car, ce frère et cette veuve étaient un seul être : la femme de Blanchot.

V

“ Les époux Blanchot, tous deux enfants du laborieux Limousin, lui maçon, elle renasseuse, travaillaient à Paris. Lorsqu'elle se vit mère d'un beau petit enfant, elle se dit qu'il vaudrait mieux gagner trois francs que trente-cinq sous, surtout si l'on voulait que le petit Jean ne fût pas maçon, qu'il ne s'aveuglât pas en plein soleil en face de l'insupportable éclat du plâtre, qu'il n'exposât pas sa vie en courant sur les frêles échafaudages. Elle proposa à Blanchot de le servir dans son périlleux métier ; Blanchot refusa, elle insista. On pourrait toujours essayer, dit-elle avec son habileté de femme ; on prendrait résolument la blouse et la cotte ; trois et cinq font huit, avec huit francs par jour, on aurait les moyens, dans quelques années, d'envoyer en pension le petit Jean, on en ferait plus tard un monsieur : ambition tenace de mère.

“ Attaqué à la fois dans son amour paternel et dans son affection conjugale, Blanchot céda. Il ne s'agissait, d'ailleurs que d'un essai.

“ Sous les rudes plis de la blouse blanche, sous le hâle du plein air, sous la moucheture et le fard du plâtre, sous le chapeau d'homme couvrant une chevelure coupée rase, le sexe de cette mère héroïque disparut.

“ L'épreuve fut concluante, dans le sens désiré ; ce soi-disant jeune frère fut accepté comme tel par les camarades.

“ Deux années de cette association venaient de s'écouler, joyeuses par l'espoir du résultat, par l'audace de l'entreprise.

“ Blanchot meurt.

VI

“ Le mari est mort, mais l'enfant est vivant, le petit Jean sourit au soleil, il demande des jouets et une tartine.

“ On connaît le métier de maçon à présent, on a observé, retenu. Impossible de servir un autre que son mari, impossible de retomber dans un salaire de trente-cinq sous. Que deviendrait l'enfant ! On ira place de Grève se faire embaucher, on gagnera cinq francs, peut-être cinq francs cinquante, on sera économe, et Jean ira quand même en pension. On ne quittera plus les vêtements masculins ; pour tout le monde on sera un homme, pour le petit Jean surtout par qui on se fera appeler “ papa ”. Il en aura pris vite l'habitude.

“ Ce plan conçu par le plus immense amour maternel, a subsisté dix ans, c'est-à-dire jusqu'au jour où la langue infernale d'une commère l'a anéanti. En effet, une ancienne voisine de Marguerite Blanchot, de celles qu'on avait vues à l'enterrement, était venue habiter Suresnes où la veuve Blanchot bâtissait une villa rue de la Cerisaie, en compagnie de trois autres maçons.

“ Une femme maçon, une femme passant pour un homme constituait une curiosité sociale, piquante à divulguer. Marguerite supplia sa voisine de se taire. On le promit, on le jura. Cependant, ce que l'on ne gardait qu'en vertu d'un serment pouvait être confié moyennant décharge d'un autre serment. La voisine communiqua donc le secret à une autre commère, laquelle le colporta à son tour sous les mêmes conditions.

“ La ponce, qui écoute aux portes, ne tard pas à inscrire le cas dans ses rapports.